

# D'où vient le mal ?

## Un défi pour la raison et pour la foi

### **Un mode d'emploi de notre conversation**

Je voudrais commencer par un préliminaire sans rapport avec notre thème. Il s'agit du statut de ma prise de parole. Je parle d'adulte à adulte, et non comme « le père ». Je n'aime pas nos « le père a dit ». Non seulement parce que dans l'évangile nous est intimé l'ordre de n'appeler personne père - nous nous asseyons dessus de façon plus qu'étrange. Nous sommes appelés à vivre des relations fraternelles, de frères et sœurs à frères et sœurs.

Je dois certes avoir le souci des plus petits parmi nous, mais cela ne signifie nullement, et au contraire, qu'il faille entrer dans une relation infantilisante. C'est ensemble que nous instituerons une relation d'adulte à adulte. Je ne peux le décréter seul. La lutte contre le cléricisme passe par là aussi.

La réciprocité de la fraternité ne fait pas que tous sont pareillement compétents. J'ai travaillé comme celle ou celui qui prépare le repas afin que tous se régalent et partagent un moment de convivialité.

Suis-je chargé de dire la vérité qu'il faut croire ? J'espère bien que ce que je raconte est attaché à la vérité et à la foi que nous professons. Mais je ne suis pas là pour transmettre des trucs à croire, l'idéologie du parti. En matière de foi comme de vérité, le dialogue est la forme qui s'impose. Ce n'est pas pour rien si Platon écrit des dialogues, s'il n'y a finalement peu de discours de Jésus et tant de rencontres avec ses interlocuteurs. Et si j'ai seul la parole pendant une cinquantaine de minutes, c'est comme un moment d'une conversation que nous tenons entre disciples de Jésus. Je vais entrer dans vos dialogues de recherche de la vérité et de la foi, ou susciter ces dialogues, vous faire rentrer dans les miens. La vérité et la foi, ce n'est pas moi qui les expose comme si je les possédais, mais nous, qui, par mon travail, essayons de nous mettre à écoute du Seigneur et de mettre sa parole en pratique.

Nous avons le droit de n'être pas d'accord. Cela ne devrait pas nous empêcher de nous écouter ni de dialoguer. La recherche de la vérité et de la foi se déploie dans le cadre du conflit des interprétations. Le sens de ce que nous vivons n'est pas caché, inscrit sous les choses, mais advient dans la réflexion. Espérons que nous saurons reconnaître que celui qui nous rassemble est infiniment plus que nos différences voire nos différends. Nous sommes entre adultes. Tout désaccord ou incompréhension n'est pas la fin du monde.

J'espère que ce que je dirai sera une stimulation sur la route avec Jésus. Pour être en route, il faut marcher, bouger, ne pas se cramponner à ses positions. Pour marcher, il faut se mettre en déséquilibre. Il est possible que mes propos déséquilibrent. De grâce, que personne ne se sente agressé. Si le déséquilibre proposé n'est pas pour vous, passez outre. Vous profiterez du suivant.

Mon texte est écrit. Dans le propos oral, les mots ne sont pas tous labélisés, ils trouvent une sorte de liberté que l'arraisonnement de l'écriture réduit.

Ma manière de penser vise à expliciter ce que nous faisons lorsque nous croyons, nous vivons. Je problématise, comme on dit, c'est-à-dire que pour répondre à une question, il faut savoir le problème qui la suscite. Un problème bien posé est à moitié résolu. Un problème aussi

banal que « où sont mes clefs ? » n'a pas le même sens ni la même urgence si je suis rentré chez moi ou coincé dehors. Combien plus les questions sur ce qu'est vivre et croire.

Poser des questions n'a pas pour but de faire croire qu'on a la réponse, la bonne, comme le jury d'examen. Poser des questions est la manière de la recherche de la vérité. Poser des questions suscitent des réponses, non pas comme solution, mais comme des réponses à un appel. Répondre à une question ou répondre à un appel, ce n'est pas le même genre de réponse. Ma mise en question de ce que nous vivons et pensons voudrait nous permettre d'entendre nos paroles comme des réponses à celui qui, le premier, nous a aimés, nous a appelés.

### **Paul Ricœur (1913-2005)**

Trois soirées sont prévues, la première sur le mal. Je vais m'inspirer principalement d'un article fameux de Paul Ricœur. Ricœur est un des philosophes majeurs du XXe siècle ; il est aussi chrétien, de tradition réformée. L'article en question est paru en 1986 suite à une conférence donnée l'année précédente ; il y a été publié en divers endroits<sup>1</sup>. La pensée de Ricœur n'est pas difficile, pas toujours difficile. Ce qui la rend parfois peu abordable, c'est l'immense culture de l'auteur qui ne cesse de discuter avec les uns et les autres, ceux qu'il a lus principalement. Evidemment, nous n'avons pas lu tout ce qu'il a lu. Nous entrons dans la conversation de Ricœur avec tel ou tel, et nous ne saisissons pas forcément du premier coup de quoi ils parlent. N'importe pas ici la position de tel ou tel, ni même celle de Ricœur, mais le chemin de pensée proposé.

Un philosophe, contrairement à ce que l'on pense souvent, ce n'est pas quelqu'un qui se détache du concret et élabore des pensées abstraites (de ce concret). L'abstraction est ce qui permet de mieux analyser ce que tous vivent, de prendre sous un même terme des expériences diverses, disséminées dans la diversité. Où se donne à voir ce que nous vivons ? Quel sens, si jamais la question du sens est pertinente, a ce que nous vivons ? Pourquoi agissons-nous ainsi ? D'où viennent nos problèmes ? Pour répondre à ces questions, on ne peut pas prendre un exemple et le généraliser. Rien ne prouve que c'était le bon exemple ! Nous allons nous abstraire des différents exemples, sans les oublier, pour essayer de comprendre ce qui est en jeu. Le philosophe part non de concepts, mais de ce qui a été vécu et pensé. Il arrive à Ricœur de rendre compte de ce qu'il observe, de faire un exercice d'abstraction à partir de diverses situations. Mais souvent, et cela le caractérise, son point de départ réside dans les textes, ceux qui racontent la vie humaine, le roman bien sûr, mais aussi les Ecritures bibliques, et les réflexions littérairement disponibles. Le détour par les textes constitue une de ses marques de fabrique.

Je me suis aperçu en préparant cette conférence, que le texte de Ricœur qui m'avait paru tellement lumineux il y a des années, n'était cependant pas exactement ce que je pourrais dire. Je dis ma dette à cet article. Je ne sais pas même tout ce que je lui dois. Mais je ne me contente pas de vous le résumer, je me l'approprie. Ceux qui iraient le lire en reconnaîtront sans problème le plan et les articulations. Mais je réécris à ma façon l'ensemble du parcours.

### **Le mal, deux trois précisions**

Il y a du mal, nous y sommes confrontés, soit que nous le commettions, soit que nous le subissions. Dans tous les cas, d'un certain point de vue, nous le subissons, y compris lorsque

---

<sup>1</sup> Les numéros entre parenthèses dans le texte renvoient aux pages de l'édition dont je me sers, P. RICŒUR, *Lectures 3, Aux frontières de la philosophie*, Seuil, Paris 1994, pp. 211-233.

nous sommes les agents du mal. C'est un verset bien connu de Paul aux Romains (7, 19) : « Je ne fais pas le bien que je voudrais, mais je commets le mal que je ne voudrais pas. »

D'où vient le mal ? Pourquoi y a-t-il du mal ? Ce sont nos questions, certaines de nos questions. Nous ne les posons pas à partir de rien. Chrétiens, ou lecteurs du Premier Testament, nous pensons que Dieu est bon. Nous le croyons créateur. Cela ne fait que rendre plus obsédante « l'énigme du mal » (212). D'où vient le mal, puisqu'il ne peut pas venir d'un Dieu bon ? Mais d'où viendrait-il puisque ce Dieu bon a tout créé ?

Le contexte dans lequel nous posons la question du mal devient très vite dangereux. N'y aurait-il pas à y suspecter une responsabilité divine ? A la fin de sa vie, lorsqu'il rédige la *Somme théologique*, nous sommes vers 1272, Thomas d'Aquin est bien obligé de reconnaître que l'objection numéro un à (l'existence de) Dieu, c'est le mal.

Nous pouvons, devons, distinguer trois sortes de maux. (J'ai parlé de cela au caté avec des CM1 ! c'était passionnant.) Il y a le mal dont quelqu'un est responsable, qui relève d'un usage de la liberté. Il est subi ou commis. C'est le mal moral. Il y a le mal lié à une catastrophe naturelle, une tuile qui sans faute de personne tue ou blesse quelqu'un dans sa chute, un tremblement de terre, un incendie allumé par la foudre, une épidémie. Appelons-le mal naturel. Enfin, il y a un type de maux lié à la condition d'être vivant, le mal de la maladie et de la mort. La finitude, « l'être pour la mort », la limitation comme obstacle à l'expression de soi. Nous pourrions l'appeler le mal métaphysique ou avec les CM1 le mal-a-dit.

Ces distinctions mettent en évidence que l'on n'a pas fait le tour de la question du mal avec le mal moral, et qu'en conséquence, le mésusage de la liberté ne rend pas compte de tout le mal. Certes, il n'est pas toujours possible de distinguer de façon étanche les trois types de maux. Les accidents sont souvent le fait d'une faute, peut-être pas de l'intention de faire le mal, mais cependant de la responsabilité de quelqu'un. Le réchauffement climatique dont l'homme est responsable prend la forme de catastrophes naturelles. La contingence, le fait que l'on meurt est un mal qui peut avoir la maladie pour cause, mais aussi la violence. Etc.

Quand une tuile nous tombe dessus, on se demande ce que l'on a fait de mal. Le mal est contagieux. Nous nous sentons coupables, alors même que nous ne sommes pour rien si notre gamin est atteint d'un cancer. Distinguer les types de maux, c'est limiter la contagiosité du mal.

## **Des discours sur le mal**

### **1. Le mythe**

Il faut entendre par mythe, non ce qui serait faux, mais ce qui recourt à une forme de récit de ce que personne par définition n'a pu observer, l'origine ou la fin, l'origine ou la fin du monde, l'origine ou la fin du mal que l'on appelle parfois apocalypse, etc. Origène, dans la première moitié du 3<sup>ème</sup> siècle, n'était pas dupe de ce genre littéraire<sup>2</sup>.

« Quel homme sensé pensera qu'il y a eu un premier et un second jour, un matin et un soir, alors qu'il n'y avait ni soleil, ni lune, ni étoiles ? [...] Qui sera assez sot pour penser que, comme un homme qui est agriculteur, Dieu a planté un jardin en Eden du côté de l'Orient et a fait dans ce jardin un arbre de vie visible et sensible, de sorte que celui qui a goûté de ce fruit avec des dents corporelles reçoive la vie ? Et de même que quelqu'un participe au bien et au mal pour avoir mâché le fruit pris à cet arbre ? Si Dieu est représenté se promenant le soir dans le jardin et Adam se cachant sous l'arbre, on ne peut douter, je pense, que tout cela, exprimé dans une histoire qui semble s'être passée, mais ne s'est pas

---

<sup>2</sup> ORIGENE, *Des Principes*, IV 3 1 (v. 230).

passée corporellement, indique de façon figurée certains mystères. [...] Ceux dont l'intelligence n'est pas tout à fait obtuse peuvent recueillir bon nombre de choses semblables, qui sont représentées comme si elles s'étaient passées, alors qu'elles ne se sont pas passées à la lettre. »

Reprenons Genèse 2-3. Depuis Augustin, on y lit le péché originel, terme qui ne se trouve pas dans le texte, ni même ailleurs avant qu'Augustin, au 5<sup>ème</sup> siècle, ne l'emploie. Le texte pose la question du mal dans le monde. On voit bien, surtout par comparaison avec la littérature mésopotamienne, qu'il s'agit d'écarter l'idée que Dieu, et l'homme aussi, soient son origine. Qui est ce serpent qui parle ? Il est rusé comme l'homme est nu, jeu de mot en hébreu.

La question de Gn 2-3 concerne-t-elle l'origine du mal ? Pas sûr, même si c'est souvent ainsi qu'on lit le texte et la désobéissance, ou le fait de se prendre pour Dieu, le fait de prendre et non de recevoir, de vivre en pensant que tout nous est dû, ou que nous sommes les premiers à devoir être servis. Une telle lecture ne répondrait d'ailleurs qu'à la question du mal moral.

Le récit interroge sur le mal comme anomalie. L'homme a tout pour que la vie soit heureuse (premier volet avec nomination paisible des animaux, égalité homme femme, 2, 18-26), et elle ne l'est pas (hostilité nature homme, homme femme 3, 14-19). Entre ces deux tableaux contradictoire, Dieu qui se soucie de l'homme. Où es-tu ? Comme réplique à cette anomalie voire scandale, si du moins l'on a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, Gn 2-3 est un récit de salut. Dès la deuxième page de la Genèse, nous sommes dans notre sujet : « Délivre-nous du mal ». Dès le début, dès la création, Dieu part à la recherche de l'homme. La question est littérairement au centre de la composition. « Où es-tu ? » Le Dieu créateur est le Dieu du salut, ou créer, pour Dieu, cela veut dire sauver<sup>3</sup>.

**A** Le jardin  
(arbre /cultiver garder)  
2, 4-17

**B** L'harmonie 2, 18-25

**C** Dialogue avec le serpent  
3, 1-8

**D** « Où es-tu » 3, 9

**A'** Le jardin  
(arbre /cultiver garder)  
3, 22-24

**B'** L'hostilité 3, 14-21

**C'** Dialogue avec Dieu  
3, 10-13

2. la sagesse

L'origine du mal est une question bien abstraite, au sens péjoratif du terme. Pourquoi moi ? Pourquoi suis-je touché par le mal, pourquoi cela m'arrive-t-il ? Et c'est souvent la question que nous posons. La théorie de la rétribution peut paraître comme une avancée dans la réflexion. Le mal ne me touche pas parce que je l'hérite de la faute de mes pères ainsi que le dit le proverbe « les pères ont mangé les raisins verts et les dents des fils sont agacées » (Jr 31, 29 et Ez 18, 2). Chacun récolte ce qu'il a semé, c'est une affaire de responsabilité individuelle.

Mais le mal ne touche pas que les méchants. Pire, ils prospèrent pendant que le juste dépérit. C'est encore d'actualité ! L'injustice de la théologie de la rétribution saute aux yeux. Mais elle est aussi sacrilège parce qu'elle brosse le portrait du rétributeur, Dieu, arbitraire et injuste, capricieux. On voit Jésus s'y opposer (cf. par ex. Lc 13, 1-5 avec les Galiléens que Pilate avait fait périr et les dix-huit personnes mortes dans l'effondrement de la tour de Siloé ou Jn 9, 2-3 : « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ? Jésus répondit : Ni lui ni ses parents n'ont péché [...]. »)

<sup>3</sup> Cf. La construction littéraire de P. AUFFRET, *La sagesse a bâti sa maison, Etudes de structures littéraires dans l'Ancien Testament et spécialement dans les Psaumes*, Vandenhoeck, Fribourg-Göttingen 1982, pp. 25-47.

Job ne l'entend pas de cette oreille, au nom de l'injustice. Le livre est une fiction, un conte, qui ne met en scène des israélites mais des non-juifs. La question du mal n'est réservée à personne. Le livre est clairement composé de deux parties, l'une avec une sorte d'histoire naïve, qui se referme à la fin. Job retrouve tout. Enfin pas tout à fait. Quand vous avez perdu un fils, des fils et filles, ce n'est pas d'en avoir d'autres qui vous restaure dans la situation antérieure comme si de rien n'était.

Au centre, les discours. Job pour défendre son innocence, ses amis pour défendre la rétribution. Certains font l'hypothèse que pour démonter la théologie de la rétribution, le rédacteur aurait repris un conte, si naïvement pieux « le Seigneur a donné, le Seigneur a repris, béni soit le nom du Seigneur » (mais enfin, le Seigneur, quand il donne ne reprend pas et quand il donne, c'est lui qu'il donne !) et l'aurait fait éclater de l'intérieur avec la série des discours.

Les amis de Job sont condamnés, eux qui défendaient Dieu, comme impies. « Vous n'avez pas parlé de moi avec droiture comme l'a fait mon serviteur » Job (42, 7). Cependant, la question du mal ne trouve pas de solution. Pourquoi Job, pourquoi moi ? Lorsqu'enfin Dieu entre dans le débat, c'est pour dérouler une logique de toute-puissance. Tu sais à qui tu parles ? Tu as vu ce que j'ai créé ? « J'ai parlé à la légère : que te répliquerai-je ? Je mettrai plutôt ma main sur ma bouche. J'ai parlé une fois, je ne répéterai pas ; deux fois, je n'ajouterai rien. » (Jb 40, 4-5)

Peut-être que la question du mal ne doit pas tant donner lieu à des discours qu'à... Qu'à quoi, c'est ce que le livre ne dit pas. Et l'on demeure sur un échec. Surtout si l'on pense que le sommet de la création, c'est Léviathan et Béhémoth. Deux chapitres sur le crocodile et l'hippopotame. Je lis une forme d'ironie qui ne croit pas au discours de Dieu des chapitres 28 à 41. Ou au minimum, comme dit le pasteur Alphonse Maillot, « tu as raison Job, il y a quelque chose de monstrueux ici-bas. »<sup>4</sup>

### 3. Les théories et élucubrations

Ricoeur parle de gnose, des théories manichéennes et de la réponse que leur fait Augustin. Théories explicatives, invérifiables, aux éléments desquelles on octroie l'existence, et le tour est joué. Cela vaudrait aussi pour le mythe de l'ange déchu, Lucifer. On comprend qu'Augustin réagisse avec vigueur. Plutôt que d'imaginer un combat de géants dont l'homme serait le champ de bataille, il faut affirmer l'inexistence de ces forces du mal, Augustin parle de non-être du mal. Le mal est un défaut d'être.

Certes ce n'est pas exactement la même chose de dire que le mal n'existe pas et que le mal est un défaut d'être, néant, mais enfin, quand on est écrasé par le mal, c'est inaudible. En outre, ce défaut d'être fait que toute la responsabilité du mal repose sur l'homme, et voilà le péché originel<sup>5</sup>. Gustave Martelet avait offert une *Libre réponse à un scandale*. La mort, la mort des vivants, n'est pas la conséquence d'un acte humain. D'une part cela s'oppose à ce que nous comprenons du vivant, dont la mort est naturellement et inéluctablement la fin, d'autre part, si Adam et Eve n'ont pas existé, ainsi que déjà Origène invitait à l'entendre, leur faute ne peut avoir de conséquences historiques<sup>6</sup>.

---

<sup>4</sup> A. MAILLOT, « L'apologétique du livre de Job », *RHPR* 59 (1979), p. 572. Nous reviendrons à la lecture de Job par Alphonse Maillot dans les autres conférences.

<sup>5</sup> La pensée d'Augustin à ce propos se développe de 387 à 413. Voir A. SAGE, « Péché originel ? Naissance d'un dogme », *REA* 13 (1967), pp. 211-248.

<sup>6</sup> G. MARTELET, *Libre réponse à un scandale. La faute originelle, la souffrance, la mort*, Cerf, Paris 1986.

Il faudrait reprendre la théologie du péché originel<sup>7</sup>. Elle dit quelque chose du mal, celui qui à la fois est de nous et n'est pas de nous, celui avec lequel nous pactisons autant que nous le commettons, le faisons. Le mal nous précède effectivement. Elle rend compte d'une compréhension non seulement individuelle mais collective du péché. Où est notre faute aujourd'hui dans les conséquences de la colonisation, par exemple ? Qu'en est-il de la phallocratie qui, des inégalités salariales aux agressions sexuelles, a été et est encore le cadre de domination sociale ? Qu'en est-il du crime écologique ? Jean Paul II parlait « les structures du péché » dans *Sollicitudo rei socialis* en 1987. Il y a une solidarité du genre humain dans le mal.

« En terme de révélation, le paradigme de ce péché est celui d'Adam et d'Eve. Le rapport à l'origine exprimant la radicalité et l'universalité du péché. Comme le dit Paul en Rm 5, c'est le moment de l'entrée et le point de départ du péché du monde. Mais cette histoire est aussi de quelque façon notre histoire à chacun d'entre nous (...) Nous sommes habités par cette structure de péché fondamentale, sous la forme d'un état de désordre que notre liberté ratifie. »<sup>8</sup>

#### 4. La théodicée

Le quatrième type de discours est une invention strictement philosophique, et voilà que Leibniz (1710) a besoin de justifier Dieu ! On en arrive à la thèse dont Voltaire se moquait dans *Candide*, tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Un mal est finalement un bien, un moindre mal, mieux que ce qui aurait pu être pire ! Notons que nous sommes en permanence dans ce type de raisonnements. Après un accident de voiture dont je réchappe, je dis avoir eu beaucoup de chance. Si j'avais eu de la chance, je n'aurais pas eu d'accident.

Espérer avec Kant que la disposition au bien l'emporte sur la propension au mal. Sans quoi c'est l'absurdité, le non-sens. C'est le projet des Lumières qui s'effondre. Dieu serait alors le nécessaire garant du sens. Mais faut-il interroger par rapport au sens de l'existence ? L'existence n'en aurait pas que cela ne rendrait pas forcément vain de vivre humainement. En tout cas, je ne me résous pas à faire de Dieu, et de son salut, le « bouche-trou » du sens<sup>9</sup>. J'ai honte d'expédier ainsi Leibniz et Kant. Mais le temps presse.

### **Pas de réponse au mal**

Ces quatre types de discours, mythe, sagesse, gnose et théodicée ne rendent pas compte du mal. Ils ne sont pas sans intérêt, car chaque fois quelque chose du mal est exprimé. C'est

---

<sup>7</sup> La bibliographie est sans limite. Voir *Le péché originel, heur et malheur d'un dogme*, C. BOUREUX et C. THEOBALD dir., Bayard, Paris 2005 ; J.-M. MALDAME, *Le péché originel, Foi chrétienne, mythe et métaphysique*, Cerf, Paris 2008 ; P. RICŒUR, « Le péché originel, étude de signification », *Le conflit des interprétations*, Seuil, Paris 1969, pp. 265-282. L.-M. CHAUVET, *Le corps, chemin de Dieu, les sacrements*, Bayard, Paris 2010, p. 205 résume superbement l'article de Ricœur, soulignant la « monstruosité » du concept de péché originel, au sens premier, un mixte impossible, et cependant « plein d'une ténébreuse richesse analogique ».

<sup>8</sup> B. SESBOÛE, *L'homme, merveille de Dieu*, Salvator, Paris 2015, p. 189.

<sup>9</sup> « Il m'est apparu de nouveau clairement que nous n'avons pas le droit dans notre connaissance imparfaite d'utiliser Dieu comme bouche-trou ; car lorsque les limites de la connaissance reculent – ce qui arrive nécessairement – Dieu aussi est repoussé sur une ligne de retraite continuelle. Nous avons à trouver Dieu dans ce que nous connaissons et non pas dans ce que nous ignorons. Dieu veut être compris par nous non dans les questions sans réponse, mais dans celles qui sont résolues. Ceci est valable [...] également pour les problèmes simplement humains de la mort, de la souffrance et de la faute. [...] Dieu n'est pas un bouche-trou ; il doit être reconnu non à la limite de nos possibilités, mais au centre de notre vie ; dans notre vie et non d'abord dans la mort, dans la force et la santé et non d'abord dans la souffrance, dans l'action et non d'abord dans le péché. » « Près des limites, il me semble préférable de se taire et de laisser irrésolu ce qui est sans solution. » D. BONHOEFFER, *Résistance et soumission, Lettres et notes de captivité*, Labor et fides, Genève 2006, pp. 368 et 332.

pour Gn 2-3 et le péché originel que je l'ai surtout souligné. Mais « l'énigme du mal » demeure. Il sera bon d'accepter de ne pas savoir, de refuser de vouloir savoir, parce que loin de supprimer le mal, les raisonnements sur le mal ne font que jouer son jeu, en rendre raison à deux doigts de lui rendre raison.

Il est d'ailleurs hors de question de rendre raison du mal, d'en rendre compte. Le mal est toujours hors de raison, scandale. Vous noterez que Jésus ne se hasarde pas dans une quelconque théorie. « La sagesse n'est-elle pas de reconnaître le caractère *aporétique* de la pensée sur le mal, caractère aporétique conquis par l'effort même pour penser plus et autrement ? » (228)

Il y a une forme d'agnosticisme face au mal. Je suspends mon jugement. Je suis pris en flagrant délit de ne savoir répondre, et je l'assume, parce que devant le scandale du mal, il vaut mieux être du côté de ceux qui sont scandalisés que de ceux qui finissent par trouver tout cela normal parce qu'explicable. La mort de ceux que nous aimons, même centaines, demeurent un scandale.

La souffrance n'a aucun sens. La souffrance et la mort sont le néant, sont néant, non qu'ils soient des mirages, mais qu'ils entraînent dans le néant, nous anéantissent. Augustin n'avait pas tort. Que dans la souffrance on apprenne à vivre, c'est possible, et de toute façon, c'est nécessaire. Que la souffrance soit le cadre d'une expérience, que cela oblige à découvrir des ressources humaines inenvisagées, nous le savons. Mais il n'y a pas de sens. Le Christ ne nous sauve pas par ces souffrances, mais par sa vie. Nous y reviendrons dans la dernière conférence.

### **La réplique au mal**

S'il n'y a pas de réponse à l'énigme du mal, si la réponse n'est pas de l'ordre d'une théorie ou d'un savoir, il y a une réplique que l'on peut exprimer en deux attitudes. Premièrement le cri, la dénonciation. On voit avec les crimes sexuels, pédocriminalité et viol, comment le silence est complice du bourreau. Deuxièmement la compassion, le soin, l'attention ; on retousse ses manches. Ces deux attitudes sont exactement ce que l'on voit de Jésus. Il n'y a pas d'ordre entre elles. Aussi je les expose à l'inverse de l'énumération où je les ai annoncées.

Elles recourent merveilleusement, non au sens esthétique, mais de celui de l'étonnement qui conduit à la philosophie autant qu'à la foi, ce qu'avance un des plus beaux livres de théologies qu'il m'ait été donné de lire, de sorte que je vais insensiblement passer de Ricœur à Jean Baptiste Metz.

« D'où vient le mal ? » demande [la pensée spéculative sous l'emprise du mythe] ? La réponse – non la solution – de l'action, c'est « Que faire contre le mal ? » Le regard est ainsi tourné vers l'avenir, par l'idée d'une *tâche* à accomplir, qui réplique à celle d'une origine à découvrir. [...] Cette réponse pratique n'est pas sans effet au plan spéculatif : avant d'accuser Dieu ou de spéculer sur une origine démoniaque du mal en Dieu même, agissons éthiquement et politiquement contre le mal. » (230)

La réplique au mal, c'est le bien, ce que je fais, nous faisons. Lorsque nous parlerons du salut, nous y reviendrons. Saluer autrui, autrui qui souffre, qui meurt, c'est le sauver de l'ignominie où le mal le traîne.

Le deuxième temps de la réponse est la dénonciation. A l'époque de l'article de Ricœur, on ne parlait pas forcément de l'importance de la prise de parole, de la libération de la parole,

de « la parole libérée », même si la prise de parole comme libération est bien une thématique des années 70, même si la psychanalyse est tout entière dans cette prise de parole.

La dénonciation, c'est dire non, c'est dire que ce n'est pas normal. Et c'est sans doute une des manières d'entendre le cri de Jésus sur la croix : « Mon Dieu pourquoi m'as-tu abandonné ? » qui n'est pas, notons-le, « pourquoi le mal ? », question abstraite posée à personne, mais une prière, adressée à celui-là même qui l'a abandonné. « Non, Dieu n'a pas voulu cela. » (231)

La dénonciation est une manière de refuser le rétrécissement du cœur, le nôtre et celui de la société. Elle est salut de celui qui meurt mais aussi de toute la société. Toute la geste de Jésus est là. « Son premier regard ne se tourne pas sur la faute des autres, mais sur leur malheur. Pour Jésus, le péché consiste en premier lieu dans le refus de prendre part à la souffrance de l'autre, dans celui de voir au-delà du sombre horizon de sa propre histoire, ce que Augustin voulait désigner quand il parlait de l'"auto-rétrécissement du cœur" »<sup>10</sup>.

« Qu'en serait-il si, un jour, les hommes ne pouvaient plus trouver de défense contre le malheur de la vie que dans l'oubli, s'ils ne pouvaient plus construire leur bonheur que sur l'impitoyable oubli des victimes, sur une culture de l'amnésie dans laquelle le temps guérit prétendument toutes les blessures ? D'où tireraient-ils l'aliment de leur révolte contre l'absurdité des souffrances injustifiées des innocents ? Qu'est-ce qui pourrait encore attirer leur attention sur le malheur d'autrui et leur inspirer leur vision d'une justice supérieure nouvelle ? La mémoire de Dieu se dresse contre cette amnésie culturelle (Is 21, 11-12). »<sup>11</sup>

Quand il n'est plus possible de dire quoi que ce soit, parce qu'on est au bout de l'horreur et de la souffrance, au cœur de mal, comme dans les hospices médiévaux, ce n'est pas la croix qui est exposée au regard dans la salle de soin, mais le Christ aux douleurs avec lequel on s'identifie, conviction de foi que dans ce gouffre, il est là, parce qu'une mère, par impossible, oublierait son nourrisson, Dieu ne nous abandonnera jamais<sup>12</sup>. Elie Wiesel le laisse entendre, au bord de l'athéisme ou de la foi<sup>13</sup>.

« Les S.S. paraissaient plus préoccupés, plus inquiets que de coutume. Pendre un gosse devant des milliers de spectateurs n'était pas une petite affaire. Le chef du camp lut le verdict. Tous les yeux étaient fixés sur l'enfant. Il était livide, presque calme, se mordant les lèvres. L'ombre de la potence le recouvrait.

Le *Lagerkapo* refusa cette fois de servir de bourreau. Trois S.S. le remplacèrent. Les trois condamnés montèrent ensemble sur leurs chaises. Les trois cous furent introduits en même temps dans les nœuds coulants.

-Vive la liberté ! crièrent les deux adultes.

Le petit se taisait.

-Où est le bon Dieu, où est-il ? demanda quelqu'un derrière moi.

Sur un signe du chef de camp, les trois chaises basculèrent.

Silence absolu dans tout le camp. A l'horizon, le soleil se couchait.

-Découvrez-vous ! hurla le chef de camp. Sa voix était rauque. Quant à nous, nous pleurions.

---

<sup>10</sup> J. B. METZ, *Memoria passionis, Un souvenir provocant dans une société pluraliste*, Cerf, Paris 2009, p. 156.

<sup>11</sup> *Ib.* p. 76.

<sup>12</sup> Is 49, 15.

<sup>13</sup> E. WIESEL, *La nuit*, Editions de Minuit, Paris 1958, pp. 102-103.

-Couvrez-vous !

Puis commença le défilé. Les deux adultes ne vivaient plus. Leur langue pendait, grossie, bleutée ? Mais la troisième corde n'était pas immobile : si léger, l'enfant vivait encore... Plus d'une demi-heure il resta ainsi, à lutter entre la vie et la mort, agonisant sous nos yeux. Et nous devions le regarder bien en face. Il était encore vivant lorsque je passai devant lui. Sa langue était encore rouge, ses yeux pas encore éteints.

Derrière moi, j'entendis le même homme demander :

-Où donc est Dieu ?

Et je sentais en moi une voix qui lui répondait :

-Où est-il ? Le voici – il est pendu ici, à cette potence...